

Jean-Pierre Bianchi

L'auberge du solstice



Pierre d'écriture

L'auberge du solstice

Je claquai la portière de la voiture en hurlant qu'il était décidément impossible de partir à l'heure dans cette maison et je démarrai vivement. D'un coup d'accélérateur exaspéré, j'engageai la voiture dans l'allée qui menait au portail en faisant jaillir des gerbes de graviers sous les pneus ; dans le rétroviseur, j'aperçus le visage dépité de Mathias, sous la lueur blafarde du lampadaire du jardin. Merde, alors ! Ce genre de départ était presque devenu habituel et une grosse bouffée de remord m'envahit aussitôt : il y avait si longtemps que je n'avais pas pris cinq minutes pour jouer avec mes gamins ! Même juste pour être tout simplement avec eux, sans avoir de plan précis, sans penser à autre chose, être là pour eux, rien que pour eux, sans hurler, sans gronder, sans sermonner. M'arrêter juste un moment, faire le vide,

être tranquille et les regarder, les écouter... Un jour, ils seraient grands et je ne me serais même pas rendu compte qu'ils avaient grandi... Mais j'avais beau m'adresser ce genre de reproches après coup, je savais bien que la prochaine fois, ce serait pareil... Chaque fois que l'énervement et l'agitation retombaient, je me sentais profondément malheureux, désemparé... Pauvre Mathias ! Notre troisième gosse, et le dernier sans doute... A quatre ans, il n'avait jamais connu son père autrement que stressé, perpétuellement excédé, exaspéré ! Les deux aînés avaient sans doute eu un peu plus de chance pour les premières années de leur vie... Et nous n'étions qu'à quelques jours de Noël et l'approche des fêtes de fin d'année me rendait inexplicablement très triste... Noël, la fête des enfants...

Je soupirai et tentai de chasser ce maudit sentiment de culpabilité qui revenait sans cesse me tourmenter. Je venais juste de dépasser les dernières maisons de ce quartier pavillonnaire où on s'était installés presque dix ans auparavant. On avait fait construire, une maison blanche avec de grandes baies

vitrées, une maison blanche qui ressemblait à toutes les autres, avec sa pelouse bien entretenue, ses massifs de fleurs symétriquement répartis de part et d'autre de l'allée gravillonnée et son portail en chêne rustique. Je jetai un coup d'œil à la montre du tableau de bord : décidément, j'étais vraiment en retard. Mon pied se fit plus lourd sur la pédale d'accélérateur. On m'attendait pour neuf heures et il était presque huit heures et demie. Sûr que je n'y serais jamais et, pourtant, Julia avait bien insisté : il était primordial d'arriver à neuf heures précises. Et c'était carrément à l'autre bout du département. Fallait prendre l'autoroute de l'ouest mais il y avait déjà un bon quart d'heure pour l'atteindre. Elle avait dit de prendre la sortie « *Chaufour* », quelques kilomètres avant Vernon. Ce qui représentait au moins vingt minutes sur l'autoroute, et encore pied au plancher. Ensuite, ce serait l'inconnu complet. Elle avait bien griffonné un vague plan et quelques points de repère au bas d'un listing mais comme je n'avais jamais mis les pieds dans ce coin-là du département, à l'extrême nord-ouest des Yvelines, à la limite de l'Eure, tout cela ne me disait pas grand-chose... j'allais être en retard ; mais,

après tout, qu'y avait-il de si grave à arriver un quart d'heure en retard à une soirée qui allait sans doute se prolonger jusqu'au petit matin ? Pour quelle raison avait-elle tant insisté pour que les invités arrivent à une heure précise ? Je ne serais sûrement pas le seul à me pointer en retard. Tous venaient de loin, et certains même encore de bien plus loin que moi. Que des collègues de travail, comme pour un séminaire d'entreprise. Mais ce n'était pas un séminaire, comme je l'avais fait croire à ma femme. C'était Julia qui avait tout organisé et cette soirée promettait d'être bien plus joyeuse qu'un séminaire. Le soir même où Julia m'avait invité, j'avais annoncé à Isabelle que mon patron organisait une soirée de travail dans une ferme-auberge de la vallée de l'Eure... Pourquoi ce mensonge m'était-il venu si facilement aux lèvres, sans la moindre réflexion, sans le moindre calcul, sans la moindre hésitation ? La décision de mentir s'était prise toute seule comme si je n'avais pas eu le choix. Aucune gêne, aucun embarras lorsque j'avais parlé ; je m'étais même étonné de l'incroyable facilité avec laquelle j'avais joué mon rôle d'employé contraint à une corvée à laquelle je ne pouvais décentement pas échapper,

tirillé que j'étais entre mon ambition professionnelle et ma conscience de bon mari et de bon père de famille... Ainsi, sans doute pour la première fois de ma vie conjugale, j'avais menti à Isabelle sans le moindre remord, avec une aisance, un naturel, un cynisme qui m'inquiétaient tout de même un peu. C'était à se demander si j'aimais toujours autant Isabelle... Mais non, le problème n'était pas là : si j'avais menti à ma femme, c'était uniquement pour lui éviter de se poser d'inutiles questions... Il n'y avait rien de plus, voilà tout...

*

Une fois sur l'autoroute, je me détendis un peu. Heureusement, la circulation était fluide. C'était une sacrée chance pour un samedi soir, et j'allais sans doute pouvoir rattraper un peu de mon retard. Tans pis pour les limitations de vitesse ; Il était entre neuf heures moins vingt et neuf heures moins le quart. Les arbres du bas-côté s'agitaient à intervalles dans la percée des phares, secoués par des rafales d'un vent du nord glacial,

convulsés, tordus et dénudés dans la douleur de cette longue nuit de décembre. J'étais redevenu tout à fait calme maintenant. Et même, au fur et à mesure que les panneaux indicateurs défilait, illuminés un instant puis, presque aussitôt, happés par la nuit, je me sentais envahi par une douce torpeur. Je roulais sur la file de gauche et ne la quittais plus, déporté pourtant de temps à autre par un coup de vent plus violent qui, fugacement, ranimait un peu ma vigilance. J'entrais dans cette sorte d'état second, cet état où tout ce qui se trouve à l'extérieur de la voiture perd peu à peu de sa réalité, se dilue graduellement et insidieusement dans un monde onirique. Je la connaissais bien cette sensation qui s'emparait de moi chaque fois que je me détendais vraiment. Je ne pouvais guère ressentir ce bien-être si particulier sans redouter de succomber au sommeil aussitôt après. C'était probablement le lot de tous les gens stressés : je ne devais pas être le seul à sentir mes paupières lourdes, ma bouche pâteuse et mes pensées confuses dès que la tension permanente avec laquelle j'étais contraint de cohabiter le plus clair du temps consentait à me quitter un peu... La glissière de sécurité

déroulait son ruban argenté, monotone, kilomètre après kilomètre. J'étais ébloui par les phares des voitures en face. Brusquement, une voiture surgit devant moi, comme si elle venait de se matérialiser en une fraction de seconde, surgie du néant. J'écrasai le frein, dans un sursaut, avec un coup au cœur. J'avais eu un moment d'absence. Je n'avais pas vu cette bagnole se déporter sur la gauche pour doubler un poids lourd. Le cœur cognant dans la poitrine, j'avais brutalement retrouvé mes esprits. Comme si j'avais reçu un seau d'eau glacée sur la figure. J'ai redressé la tête, le buste, contracté les épaules, et je me suis massé la nuque, fébrilement, baissé un peu la vitre, inspiré l'air froid, diminué le chauffage ; j'ai secoué la tête, anxieux de ne pas être assez réveillé, de sombrer à nouveau dans l'inconscience sans m'en rendre compte. Il aurait fallu que je m'arrête un moment, que je fasse quelques pas dehors... Tant pis pour le retard... Je n'étais pas raisonnable de continuer à conduire lorsque je me sentais dans cet état-là... Que deviendraient Isabelle et les gosses s'il m'arrivait quelque chose ? Je voyais avec une précision morbide la voiture écrabouillée, les bris de verre, l'essence, l'huile et le sang sur le bitume,

les ambulances, les sirènes hurlant dans la nuit... Je voyais Isabelle apprenant la nouvelle au téléphone, Matthias s'accrochant à sa mère et disant qu'il voulait voir son papa, et je le revoyais qui voulait me retenir, son petit visage implorant dans la lueur du lampadaire...

J'ai eu bien du mal à chasser toutes ces images de mon esprit. Heureusement, je n'étais plus très loin de la sortie maintenant. Guère plus de cinq kilomètres sur cette maudite autoroute...

*

Ce fut avec une formidable sensation de soulagement que je m'engageai sur la bretelle de sortie Chaufour. Je me sentais tout à fait réveillé maintenant. Il était neuf heures cinq... Mon accès de somnolence m'avait fait perdre un peu de temps mais je ne devais plus être très loin... Avec un peu de chance, je trouverais tout de suite ; je pris sur le tableau de bord le plan que Julia m'avait donné. Elle était belle, Julia, ce jour-là, lorsqu'elle m'avait tendu le papier, en me disant avec un

regard malicieux :

— Tu viendras, hein ? Et tu seras à l'heure ?

Toute la journée, j'avais louché sur ses jambes de miel, sur la naissance de sa poitrine que son chemisier entrouvert dévoilait fugacement. Ce jour-là, j'avais eu très nettement conscience, et peut-être pour la première fois, du désir que j'éprouvais pour une autre femme que la mienne. Pas ce genre de désir pour une femme que l'on croise dans la rue et qu'on sait très bien qu'on ne reverra jamais. Pas ce léger pincement au cœur passager, cette pointe de regret éphémère qu'on oublie aussitôt. Pour Julia, j'avais ressenti autre chose et ça m'inquiétait. J'aimais Isabelle, je n'avais aucune envie de la trahir, aucune envie de jouer les maris volages, de m'engager dans la duperie et le mensonge.

*

Tout en roulant, j'essayais de me repérer sur le plan, mais je n'y voyais rien. Avec regret, je me garai un instant sur le bas-côté et j'allumai le plafonnier. Après la

sortie, il fallait prendre la direction Pacy-sur-Eure. J'y étais... Une ou deux bornes sur cette nationale et, ensuite, prendre sur la gauche la direction Cravent, Villiers en Désœuvre. Il ne fallait pas continuer jusqu'à Cravent mais tourner encore une fois sur la gauche vers Lommoye. Une fois à Lommoye, je serais presque arrivé. Je reposai le plan, éteignis le plafonnier et repartis. La réalité était en tous points conforme au papier de Julia. Je n'eus aucun mal à trouver l'embranchement et je poussai un soupir de soulagement en m'engageant sur la route étroite qui traçait un ruban rectiligne entre des champs noirs et plats jusqu'à l'horizon. Un coup d'œil à la montre du tableau de bord acheva de me reconforter totalement. La grande aiguille venait juste de se fixer sur le chiffre dix. J'y serai probablement à « *et quart* ». La route sur laquelle je filais à bonne allure était devenue encore plus étroite. A cet endroit-là, elle n'était guère plus large que l'Espace familial. Elle semblait interminable et elle pouvait bien continuer ainsi, infiniment plate et désolée, jusqu'au bout de la terre, pour se terminer brutalement dans le néant, dans un gouffre noir et sans fond. Le vent avait

complètement cessé de souffler : je l'avais déjà remarqué en sortant de l'autoroute. Des nappes de brume montaient des champs alentour et s'effiloçaient sur la route. Enfin, au bout de ce qui me sembla être une éternité, je distinguai une forme noire qui ressemblait à un clocher d'église. La brume s'épaississait de seconde en seconde. Dans la clarté d'un jaune laiteux des phares, un panneau indiquant Lommoye apparut fugitivement. Quelques maisons plongées dans l'obscurité finirent par surgir de la pénombre. La route se partageait en deux et, sans hésiter, j'obliquai sur la gauche, demeurant sur ce qui semblait être le tracé principal. Je longeais maintenant un mur de pierre délimitant sans doute une cour de ferme puis arrivai à un croisement. Fallait-il prendre à droite ou à gauche ? Pour la première fois, le plan n'était pas clair : ce croisement n'y figurait pas, ou, alors, pas au bon endroit... Sur la droite, il y avait un bâtiment tout en longueur ; à l'étage, il y avait deux fenêtres allumées. Je m'arrêtai un instant, descendis de voiture et, comme le portail était entrouvert, je m'avançai dans la cour gravillonnée. Il faisait nuit noire. A peine avais-je fait trois pas que l'une des fenêtres

illuminées s'ouvrit.

— Vous cherchez quelque chose, Monsieur ?

C'était un homme assez jeune avec une pointe d'accent méridional.

— Oh, excusez-moi de vous déranger à cette heure, mais je dois me rendre à la ferme de la Harelle... Je suis déjà très en retard et j'ai peur de m'engager dans une mauvaise direction. Je sais que ce n'est pas très loin d'ici...

— Je suis désolé mais je ne pourrai pas vous renseigner : je n'habite ici que depuis la rentrée scolaire et je ne connais pas encore assez les environs...

— On m'a dit que c'était entre Lommoye et Saint-Illiers...

— Saint-Illiers-La-Ville ? Ah, alors, dans ce cas, c'est simple, vous n'avez qu'à continuer sur cette route, tout droit, dit-il en montrant la rue qui longeait le bâtiment ; Vous passez devant l'église, ensuite vous verrez un panneau indiquant Saint-Illiers- La-Ville.

Je remerciai poliment, en maugréant intérieurement contre cette maudite fatalité qui voulait que l'on tombe

presque à coup sûr, lorsqu'on cherchait sa route, sur quelqu'un qui n'était pas du pays. Il y avait une seule maison en face, mais pas la moindre lumière allumée. Quand je suis remonté en voiture, le tableau de bord indiquait neuf heures vingt. Je tournai la clé de contact posément, m'efforçant d'apaiser la tension que je sentais monter en moi. Je suis passé devant l'église comme il m'avait dit et je n'ai pas tardé à voir un panneau indiquant Saint-Illiers-La-Ville. J'étais dans la bonne direction. A la sortie du village, je retrouvai les mêmes champs noirs et plats, délimités par des clôtures de fil de fer barbelé. J'écarquillais les yeux pour distinguer dans le pinceau de mes phares une quelconque amorce de route ou de chemin. Rien, désespérément rien. Et puis, alors que j'avais roulé deux ou trois kilomètres, j'aperçus ce que je cherchais sur la droite : un chemin prenait là. Je m'arrêtai ; pas le moindre panneau, pas la moindre indication. Je regardai à nouveau le plan mais n'en appris guère plus. Il était possible que ce soit le bon chemin mais pas moyen d'en être sûr. Je redémarrai et y engageai l'Espace. Non, ça ne pouvait pas être ça : trop étroit, trop boueux. A coup sûr, j'allais m'embourber là-

dedans... Il y avait des ornières très profondes, remplies d'eau, mais pas de traces fraîches révélant le passage récent de véhicules. Or Julia avait invité une bonne vingtaine de personnes. Si elles étaient passées par là, ça se verrait. Non, pas question d'aller plus avant. Il me fallait reculer ; déjà les roues patinaient. Heureusement, je m'étais arrêté à temps et je n'avais pas eu à reculer beaucoup pour me sortir de ce guêpier : je poussai un gros soupir de soulagement lorsque les roues avant de l'Espace eurent repris contact avec le bitume.

*

J'arrivai très vite ensuite à Saint-Illiers-La-Ville. Sans avoir vu un autre chemin sur la droite. C'était un village dans le genre de celui que je venais de traverser. Une église, quelques maisons déjà assoupies, pas le moindre café, pas le moindre passant, un éclairage public famélique. Et toujours cette brume qui enveloppait les choses, en estompait les contours et leur donnait cet aspect irréel. Sur une minuscule place qui semblait

marquer le centre du village, il y avait enfin quelques panneaux. Une route prenait sur la gauche et la direction indiquée était celle de Saint-Illiers-Le-Bois. Voilà où se trouvait peut-être la solution du problème : Julia, sur le plan, n'avait mentionné que Saint-Illiers : or, il y avait deux Saint-Illiers et Saint-Illiers-La-Ville, Lommoye et Saint-Illiers-Le-Bois semblaient former un triangle approximatif. On pouvait donc rejoindre Saint-Illiers-Le-Bois en partant de Lommoye et la ferme de la Harelle était sans doute sur cette route. Voilà pourquoi le plan ne correspondait plus... Je décidai de regagner Lommoye en passant par Saint-Illiers-Le-Bois. J'étais sûr maintenant que je trouverai le bon chemin entre les deux. Je n'osais même plus regarder la montre du tableau de bord. A Saint-Illiers-Le-bois, j'ai trouvé en effet la route de Lommoye. Sur le plan, le chemin qui menait à la ferme de la Harelle était sur la droite : en toute logique, il devrait donc se trouver sur ma gauche maintenant. Je ralentis et recommençai à scruter le bord de la route, sur la gauche cette fois. Je roulai encore deux ou trois kilomètres sans rien apercevoir, quand, tout à coup, je vis un panneau à demi effacé et mangé par la rouille sur

lequel je parvins à distinguer l'inscription « *La Harelle* ». Enfin ! Je tournai à gauche et m'engageai sur le chemin, beaucoup plus large cette fois. C'était une ancienne route où subsistaient par endroits quelques plaques de goudron affleurant la terre et les feuilles mortes. Les arbres de plus en plus serrés formaient une voûte épaisse de leurs branches à demi dénudées et entrelacées.

*

Je roulai longtemps, beaucoup trop longtemps. J'avais l'impression d'avoir perdu toute notion du temps. Tout de même, je finis par trouver ça étrange et me décidai à contrecœur à jeter un coup d'œil à la montre : il était déjà presque dix heures et demi. Non, c'était impossible... Je sentais très nettement la panique m'envahir. Comment se pouvait-il qu'il soit si tard, alors que j'avais dû quitter Saint-Illiers-Le-Bois vers neuf heures et demi au plus tard ? Et encore en comptant large... Autour, rien n'avait changé. Tout était identique depuis presque une heure, comme si je n'avais pas

bougé. Je roulais pourtant à près de vingt kilomètres heure, aussi vite que le chemin le permettait. Comment avais-je pu ne pas me rendre compte que j'avais roulé si longtemps ? Avais-je été le jouet d'un moment d'absence, un peu comme celui que j'avais eu sur l'autoroute ? Le seul changement, peut-être, c'était que la forêt semblait de plus en plus dense, de plus en plus sombre. Il était impossible que je sois encore dans la bonne direction. Sans doute avais-je dû rater un embranchement... Je devais absolument faire demi-tour, mais, pour l'instant, c'était impossible. Il me fallait attendre de trouver un endroit plus large... Combien de temps encore allais-je être forcé d'avancer, avant de pouvoir reprendre le chemin en sens inverse ? Je devais à tout prix retrouver une vraie route. Tant pis pour la ferme de la Harelle, tant pis pour Julia : j'en avais assez maintenant, plus qu'assez ! Lorsque j'aurais enfin rejoint la route de Lommoye, je rentrerais chez moi. Cette solitude dans cette nuit d'automne était par trop insupportable. Vite, revenir à des lieux passagers, des routes fréquentées avec des panneaux illuminés ; vite, retrouver un monde familier... Je sentais maintenant les

coups sourds de l'angoisse cogner dans ma poitrine. Mes yeux allaient du chemin éclairé par les phares à la grande aiguille de la montre du tableau de bord. A aucun prix, je ne voulais reperdre le fil de la réalité, le fil du temps. Deux minutes s'écoulèrent encore et je parvins à une croisée de chemins. Je me trouvais dans une clairière et devant moi s'ouvraient trois directions possibles : je n'avais aucune envie de m'engager dans l'un de ces chemins qui ressemblaient par trop à celui qui m'avait conduit jusqu'ici. Je fus pris pourtant d'une hésitation : et si l'un d'entre eux rejoignait rapidement une route ? J'avais mis tellement longtemps pour arriver à ce croisement ! Comment savoir ? Et s'ils s'enfonçaient toujours plus profondément dans cette forêt qui semblait ne jamais devoir se terminer ? Choisir cette solution, c'était continuer vers l'inconnu, tandis que rebrousser chemin, c'était plus sûr ; sans compter que l'opportunité de pouvoir faire demi-tour ne se représenterait peut-être pas de sitôt... La rage au cœur, les larmes aux yeux, je me décidai finalement à repartir en sens inverse. Je devrais rouler au moins une heure encore mais je serais sûr de retrouver la route de Lommoye : il me suffirait

même de rouler sur mes traces. J'engageai l'Espace sur la droite, passai la marche arrière, reculai d'une bonne vingtaine de mètres et repassai en marche avant pour reprendre le chemin par lequel j'étais venu. Heureusement, mes phares étaient puissants et je parvenais à distinguer très nettement les traces que mes pneus avaient laissées dans l'autre sens. J'étais bien décidé à surveiller constamment la montre du tableau de bord et ma vitesse qui s'était stabilisée autour de vingt kilomètres-heure. J'avais également remis mon compteur journalier à zéro, en quittant la clairière, de façon à vérifier que la distance parcourue était bien en accord avec le temps écoulé.

*

Il était maintenant onze heures. Je fis un rapide calcul : vingt kilomètres par heure, dix en une demi-heure ; ce n'était pas anormal que je n'en ai couvert que six. D'ailleurs, les compteurs de vitesse donnaient toujours des indications un peu supérieures à la réalité.

Absorbé par ces considérations, mon attention avait délaissé un instant la portion du chemin que les phares découpaient dans la nuit. Lorsque je me remis à scruter la partie éclairée, je m'aperçus avec effroi qu'il n'y avait plus aucune trace de mon précédent passage. Était-il possible que je sois sorti du tracé principal sans m'en rendre compte ? Y avait-il une bifurcation que je n'avais pas vue à l'aller et sur laquelle je me serais malencontreusement engagé cette fois ? Non, non... Cela ne tenait pas debout : j'avais quitté des yeux le chemin à peine une minute. Et pourtant... Il s'agissait d'en être absolument sûr ; je ne pouvais pas me permettre de prendre ce risque-là. Je m'arrêtai à nouveau. Je décidai de faire marche arrière pendant un petit moment pour retrouver l'endroit où j'avais aperçu mes traces pour la dernière fois. J'enclenchai la marche arrière. Pendant quelques dizaines de mètres, je n'eus aucun mal à reculer dans la bonne trajectoire, mais, très vite, les flancs du véhicule, côté passager, se rapprochèrent un peu trop près des arbres et des taillis qui bordaient le chemin. Impossible de redresser. J'appuyai brutalement sur la pédale de frein et repassai une première pour remettre la

voiture dans l'axe. Mais, au bout de trois tentatives infructueuses, je finis par renoncer. Chaque fois le véhicule se déportait sur le côté, soit à droite, soit à gauche. Je me mis à hurler : « Et MERDE ! », imprécation qui résonna sinistrement dans le silence nocturne. J'étais en train de perdre un temps fou, de mettre mes nerfs à vif pour une vérification qui m'apparaissait finalement assez hasardeuse et dérisoire. Je repartis en avant et rejoignis rapidement l'endroit où le chemin était de nouveau vierge de toute trace de pneus. Après tout, c'était sans doute normal. Il y avait beaucoup de feuilles mortes par terre à cet endroit-là. Je continuai en tentant de me persuader que mes excès de précautions devenaient ridicules. Malgré tout, un doute affreux subsistait en moi. Il était onze heures et quart lorsque j'aperçus de la lumière. Enfin, si je m'étais trompé, finalement j'avais bien fait : j'avais rejoint un endroit habité !

*

C'était une grande bâtisse, bien illuminée par des guirlandes d'ampoules blanches. J'étais certain de ne pas être passé par là à l'aller. Aucune trace de route en vue. Comment une maison pouvait-elle être aussi perdue dans la forêt ? Mais peut-être, après tout, qu'une route n'était pas si loin ? Comment savoir ? Oh, peu importait, j'étais tellement soulagé de voir de la lumière, de pouvoir peut-être demander mon chemin, car si cette bâtisse était aussi illuminée, cela voulait sans doute dire que j'allais trouver des gens qui pourraient me renseigner. Il était tard, mais on ne laisse pas tant d'éclairage pour aller se coucher. Et, au fait, si c'était la ferme de la Harelle ? Voilà qui expliquerait les guirlandes lumineuses... J'arrêtai l'Espace sur un terre-plein gravillonné, juste devant le bâtiment. Je descendis de voiture, fis quelques pas. Très rapidement, je vis le grand panneau de bois au dessus de la porte d'entrée : « *Auberge du Solstice* ». Les lettres gothiques étaient gravées au feu dans le bois mal dégrossi. Ainsi donc, ce n'était pas la ferme de la Harelle... J'aurais dû y songer plus tôt : aucune musique, aucun bruit ne sourdait de ces murs. l'Espace était le seul véhicule garé dehors. Mais alors ? Je m'avançai encore

pour me retrouver juste devant la lourde porte de bois massif sculpté ; il y avait à la hauteur des yeux un heurtoir de bronze finement travaillé. Après un court instant d'hésitation, je m'en saisis et frappai. Les coups résonnèrent avec une intensité extraordinaire dans cette nuit trop calme, trop silencieuse. Je tendis l'oreille, attendis un peu, le cœur battant, reconnai deux ou trois fois... Il y avait bien quelqu'un tout de même dans cette foutue bâtisse ! Au moment où j'allais refaire une troisième tentative, j'entendis un peu de bruit derrière la porte... Des tintements de clés... La grosse serrure grinça et la porte s'entrouvrit à peine... Un homme passa la tête dans l'entrebâillement et dit :

— C'est pour une nuit ?

— Eh bien, à vrai dire, c'est que je suis complètement perdu... Si vous pouviez me renseigner...

— Qu'est-ce que vous cherchez comme ça ? demanda l'homme d'un ton cassant.

— Je cherche une ferme, la ferme de la Harelle... Mais, je m'en suis peut-être beaucoup éloigné, parce que ça fait un bon moment que je me suis égaré.

— Jamais entendu parler... Ce n'est sûrement pas par ici...

— Oui, c'est bien ce que je craignais... Je ne dois plus être dans le bon secteur. Mais ça n'a pas d'importance après tout ! Maintenant, ce qui compte pour moi, c'est de rejoindre une route le plus vite possible ; ma soirée est fichue et j'aimerais autant rentrer au plus vite : si je continue sur ce chemin, je rejoins la route ?

— Si tard, Monsieur, répondit-il d'une voix adoucie, je ne vous le conseille pas. Ces chemins sont assez souvent... Comment vous dire ? Déroutants, de nuit... Il vaudrait mieux que vous attendiez demain pour repartir... Il nous reste des chambres très confortables, vous savez...

— J'en suis certain mais... Enfin, cette auberge, tout de même, ne peut pas être construite si loin d'une route ? Comment les gens pourraient y arriver dans ce cas ?

— Nous travaillons essentiellement avec une clientèle d'habitues. Il faut préciser aussi que la plupart de nos clients arrivent de jour, sauf ceux qui se perdent, comme vous. Mais, dans ce cas, ils se sont toujours félicités de

suivre mon conseil.

L'homme était devenu presque obséquieux. Il entrouvrit un peu plus la porte et reprit :

— Allons, vous êtes fatigué, cela se voit. Entrez donc, reposez-vous. Après une bonne nuit dans une chambre confortable, après une bonne douche, vous verrez comme il vous sera facile de retrouver votre route et de rentrer chez vous en toute sécurité...

J'étais épuisé. Il avait raison après tout ; et, en admettant que je parvienne à retrouver mon chemin, combien de temps me faudrait-il rouler avant d'arriver chez moi ? Non, vraiment, je n'en pouvais plus... Et, d'ailleurs, Isabelle ne m'attendait que demain. Si je rentrais dans la nuit, il me faudrait encore inventer une histoire. Je n'en avais plus la force... Dormir vite, oublier cette étrange soirée, je n'aspirais plus qu'à cela.

— Je crois que je vais suivre votre conseil, je vais prendre mon sac dans la voiture et...

— Non, Monsieur, non ! Ne vous donnez pas cette peine. Entrez, et je vais envoyer quelqu'un chercher vos affaires. Ne vous inquiétez pas, entrez donc !

Il ouvrit grand la porte et illumina du même coup le hall d'entrée de l'auberge. J'eus du mal à dissimuler ma surprise en franchissant le seuil. De l'extérieur, je n'aurais pas imaginé un seul instant que cet endroit pût être aussi luxueux ; j'eus un mouvement de recul : je n'avais même pas songé à demander le prix de la chambre. À en juger par la décoration recherchée, l'épaisseur des tapis d'orient qui recouvraient le sol, la note risquait d'être salée. Au dessus de mes moyens, sans doute, d'autant que le prétendu séminaire organisé par mon patron était bien entendu tous frais payés. Comment justifier une telle dépense ?

L'homme, qui avait la tenue stricte et conventionnelle d'un maître d'hôtel, sembla deviner ce qui me préoccupait :

— Ne vous inquiétez pas... Cet endroit n'est pas cher du tout. Vous verrez, vous n'aurez pas à regretter d'avoir passé la nuit ici ; je vous l'ai dit, faites-moi confiance. Donnez-moi vos clés de voiture : je vais envoyer le chasseur chercher vos bagages et garer votre véhicule.

Je lui tendis mes clés d'un geste las et résigné. Je n'avais

plus le courage de poser les questions qui s'agitaient confusément dans mon esprit : tout était trop irréel... Dormir, récupérer... Ensuite, il serait bien temps de poser des questions et d'essayer de comprendre. D'ailleurs, bien souvent, cette impression d'étrangeté était largement due à la fatigue et, après une bonne nuit de sommeil, ce qui était apparu inquiétant la veille redevenait au fond très banal. Demain sans doute tout s'expliquerait...

— Tenez, laissez-moi vous offrir un verre, dit le maître d'hôtel, le temps que je fasse préparer votre chambre et monter vos bagages. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

Il était passé derrière un bar cossu, abondamment garni, comme l'attestaient les dizaines de rangées de bouteilles et de verres étincelants, soigneusement disposées sur des étagères argentées qui brillaient de mille feux. Je demandai une Marie-Brisard et m'installai sur un tabouret haut recouvert de cuir grenat.

Dès la première gorgée, je ressentis une fantastique sensation d'apaisement. L'autre s'était éclipsé par une grande porte vitrée à droite du bar. Je regardai autour de

moi : tout était d'un raffinement exquis. Voilà un endroit où j'aimerais bien emmener Isabelle. Lorsque j'étais enfant, mes parents m'emmenaient souvent passer mes vacances dans une station thermale, une ville où l'on venait prendre les eaux, comme l'on disait. Mes parents ne faisaient pas partie des curistes mais mon père avait passé sa jeunesse dans cette ville et il aimait à y revenir de temps à autre. Et, au dessus du bourg, sur une colline boisée et fraîche, au milieu de la verdure, il y avait un hôtel de luxe, un établissement pour curistes fortunés, l'hôtel des Bains. Un jour, mon père avait mystérieusement exigé de toute la famille une tenue impeccable, et ainsi endimanchés, il nous avait emmenés au grand Hôtel des Bains. On avait traversé l'immense réception tout intimidés, et mon père était allé demander deux chambres, une pour les parents, une pour les enfants. L'hôtel était complet, mon père le savait, mais il s'était donné l'illusion, pour quelques minutes, d'être l'un de ces richissimes personnages qui pouvaient se permettre de descendre dans de tels établissements. En ressortant, il avait annoncé à sa famille ébahie le prix d'une chambre, le prix qu'il eût fallu déboursier si cela

avait été pour de vrai. Cet hôtel des Bains était longtemps resté pour moi le symbole même de la richesse. Alors que j'admirais cette pièce, je repensais à cet épisode de mon enfance qui me replongeait plus de trente ans en arrière.

*

Après l'hôtel des Bains, d'autres souvenirs avaient ressurgi dans ma mémoire, retrouvant un étrange éclat alors qu'ils semblaient avoir totalement disparu depuis des lustres et s'être effacés sans espoir de retour. J'avais depuis longtemps terminé mon verre lorsque le maître d'hôtel reparut mais, à aucun moment, je n'avais trouvé le temps long. Pourtant, en entendant l'homme parler, j'eus le sentiment de reprendre contact avec une réalité que j'avais laissé filer depuis un long moment.

— Votre chambre est prête, Monsieur ; si vous voulez bien me suivre, je vais vous y conduire...

Presque à regret, je descendis de mon tabouret et emboîtai le pas à l'homme. Après être passé par la porte

vitrée, on emprunta un grand escalier dont les marches étaient tapissées de velours rouge. On monta au premier : un long corridor s'enfilait dans l'ombre à partir du pallier. L'homme donna de la lumière. Les portes numérotées des chambres s'alignaient impeccablement. Il ouvrit l'une des premières et s'effaça pour me laisser entrer. Je retrouvai la sensation que j'avais éprouvée lorsque j'avais pénétré dans le hall de l'auberge. Celle de me trouver dans un endroit un peu trop luxueux...

— Cette chambre est-elle à votre goût, Monsieur ?

— Oh, oui, oui... Bien sûr, au contraire... Enfin, je veux dire que je ne m'attendais pas à quelque chose de si beau... surtout dans un endroit aussi perdu...

— La vie réserve parfois bien des surprises, Monsieur Vernier... Sans aucun doute l'avez-vous déjà constaté ?

— Je... Enfin, oui... Parfois, oui, mais...

De nouveau, je me sentis incapable de terminer la phrase que j'avais commencée. L'autre me mettait trop mal à l'aise. Pourquoi avait-il toujours l'air si sûr de lui ? L'air d'en savoir plus qu'il n'aurait dû ? D'ailleurs, un détail clochait, quelque chose qui ne cadrerait pas avec le

déroulement des événements. Je le sentais confusément, mais je ne parvenais pas à déterminer quoi.

— Eh bien, je vais vous laisser vous reposer, Monsieur Vernier, dit le maître d'hôtel qui tournait déjà les talons.

— Attendez ! Comment savez-vous que je m'appelle Vernier ?

— Par la fiche que vous avez eu l'obligeance de remplir à la réception, bien sûr...

— Mais, à aucun moment je n'ai rempli de fiche... Je suis entré, j'ai bu un verre au bar et je vous ai suivi jusqu'ici, c'est tout ! A aucun moment, je n'ai rempli de fiche...

— Eh bien, disons que cette petite omission de votre part nous conforte vous et moi dans la certitude que vous avez besoin de repos avant tout.

Le Maître d'hôtel avait dit cela sur le ton que l'on emploie pour parler à un enfant. Vraiment à un enfant ? Non, enfant n'était pas tout à fait le mot. Mais celui qui aurait été le plus approprié ne me venait pas à l'esprit. Je n'en pouvais plus et me contentai de hocher la tête d'un air terriblement las.

— Bonsoir, Monsieur, reposez-vous bien.

Je ne répondis pas et me laissai tomber sur le lit dès que le maître d'hôtel eût tourné les talons et refermé la porte derrière lui. Cette soirée était décidément par trop étrange ; il valait mieux dormir. Après une bonne nuit, les choses reprendraient sans doute leur cours normal. Je me redressai un peu pour voir où l'on avait déposé mon sac de voyage. Je le vis près de la porte de la salle de bains, essayai de me relever pour aller chercher une tenue pour la nuit et quelques affaires de toilettes, et finalement, je renonçai. L'idée de me relever m'était insupportable. Demain il ferait jour. J'éteignis la lumière et laissai retomber lourdement ma tête sur l'oreiller.

*

Cette nuit-là, je fis un rêve qui revint souvent me hanter les nuits suivantes : j'étais au dessus d'une falaise et je tombais : la chute était interminable ; je n'avais aucun souvenir de m'être blessé en touchant le sol mais je me voyais très nettement en train de grimper sur la

paroi rocheuse pour remonter, m'agrippant à la moindre anfractuosité de rocher, à la moindre racine pouvant servir de prise ; Mais chaque fois que j'étais presque parvenu à me hisser au sommet, je perdais pied, mes appuis devenaient moins sûrs et je paniquais parce que je sentais très bien que j'allais retomber. Plus je paniquais, plus mes pieds et mes mains glissaient, griffaient la paroi rocheuse sans pouvoir s'y raccrocher et, finalement, je perdais l'équilibre et la chute était de nouveau longue, interminable, vertigineuse...

*

Lorsque je me réveillai, j'eus beaucoup de mal à reconstituer l'enchaînement des  v nements qui m'avaient conduit à me retrouver dans cette chambre que je ne connaissais pas, étendu tout habillé sur ce lit qui n'était même pas défait. Un jour p le se devinait derrière les épais rideaux de satin rose. Je jetai un coup d'œil   ma montre : il était presque midi. Il y avait de longues, de très longues années que je ne m'étais pas réveillé

aussi tard. Je me levai péniblement, passai dans la salle de bains, fis couler le robinet et, avec mes mains en coupe, trempai longuement mon visage dans l'eau froide. Retrouvant enfin un peu mes esprits, je retournai dans la chambre et allai ouvrir les rideaux. La fenêtre munie d'une grille de fer forgé donnait sur un parc, ménageant une trouée dans la forêt qui s'étendait tout autour. Le ciel bas, d'un blanc uniforme, éclairait les arbres dénudés d'une lumière laiteuse. Le silence était total. Pas un bruit dehors, pas un bruit non plus à l'intérieur, aucun indice d'une activité quelconque. Je repassai un instant dans la salle de bains vérifier dans la glace que j'étais relativement présentable. J'avais faim. Je repoussai une toilette plus approfondie à un moment ultérieur et décidai de commencer par descendre pour aller voir si l'on pourrait me servir quelque chose à manger avant que je reprenne la route.

Dans le couloir, je ne croisai personne. Les clients ne devaient guère se bousculer en cette saison. C'était d'ailleurs sûrement pour cette raison que le maître d'hôtel avait tant insisté pour que je reste sans m'inquiéter du prix. Parvenu en bas de l'escalier, je

reconnus la porte vitrée qui donnait sur le hall de réception. Cette immense pièce aussi était déserte et plongée dans un silence oppressant. Les tabourets du bar étaient soigneusement alignés, le comptoir impeccable. Manifestement, il n'y avait pas un chat ici non plus. Je traversai la salle et me dirigeai vers la lourde porte de bois par laquelle j'étais entré la veille ; elle était fermée à clé. Bizarre... J'allais bien quand même trouver quelqu'un ; je me retournai et avisai une autre porte, à ma droite. Cette porte à deux battants donnait sur une autre salle, encore plus vaste, beaucoup plus lumineuse que la première, éclairée par de grandes baies vitrées qui donnaient sur le parc. C'était la salle de restaurant. Il y avait une vingtaine de tables rondes, très espacées les unes des autres, et, sur chaque table, le couvert était mis. Tout indiquait un raffinement extrême. Pourtant, dans cette pièce comme dans l'autre, pas une âme qui vive. Toujours ce silence extraordinaire ; je m'entendis presque malgré moi appeler :

— Il y a quelqu'un ? S'il vous plaît, est-ce qu'il y a quelqu'un ?

Pas le moindre souffle en écho. Mais où donc étaient

passés les gens dans cette foutue auberge ? Je sentis une bouffée d'angoisse me serrer la poitrine. Il fallait que je retrouve le maître d'hôtel ; il fallait que je m'en aille ; Je n'avais plus du tout envie de manger ici : je n'étais que trop resté dans cet endroit. Vers le milieu de la salle, une grande porte-fenêtre ouvrait sur le parc. Sur le mur opposé, celui qui devait donner sur le devant de l'auberge, là où j'avais garé l'Espace la veille, il n'y avait aucune ouverture. Peut-être en passant par le parc j'arriverais à trouver la sortie, si seulement cette porte-fenêtre était ouverte. Elle l'était. Je sortis sur une terrasse dallée d'ardoise sur laquelle se trouvaient quelques tables de jardin et des chaises longues. Je frissonnai ; cette matinée de novembre était froide et humide et j'avais laissé mon pardessus dans la chambre. Je n'avais pas envie de remonter pour aller le chercher. De toutes façons, je n'allais pas rester dehors longtemps. Juste en face de la porte-fenêtre s'amorçait une allée gravillonnée qui s'avancait, rectiligne, entre des massifs de buis parfaitement taillés. Mais cette allée qui conduisait dans les profondeurs du parc ne m'intéressait pas. Ce que je voulais, c'était contourner le bâtiment pour retrouver le

côté par lequel j'étais entré hier soir. Je longeai les baies vitrées de la salle de restaurant, puis un mur où les seules ouvertures se trouvaient à deux mètres de hauteur. Je songeai que derrière ce mur devaient se trouver les cuisines. Pourtant, là encore, pas un bruit, pas le moindre signe de la plus infime activité. Ensuite, il y avait des appentis avec des resserres de bois. J'avais laissé la terrasse et je marchais maintenant sur une étroite bande de terre entre la pelouse et les corps de bâtiment. Brusquement, je me retrouvai face à une haie d'épineux dressée juste devant un mur de pierre d'au moins trois mètres de hauteur. Je n'avais plus qu'à rebrousser chemin. Contourner le bâtiment par la droite n'avait rien donné : je revins sur la terrasse et essayai de passer par l'autre côté ; très vite je dus me rendre à l'évidence : le parc était entièrement clos de murs et, pour en sortir, il était indispensable de repasser par l'intérieur de l'auberge. Vaguement inquiet, aussi dépité qu'irrité, je me résolus à revenir dans la salle de restaurant. Je me dirigeai vers le fond de la salle, à ma gauche, vers ce que je pensais être les cuisines. Je ne m'étais pas trompé. L'immense pièce carrelée de blanc, avec ses fourneaux

gigantesques, ses batteries de casseroles impressionnantes et ses bassines en cuivre brillant de mille feux dans la demi-pénombre, était méticuleusement tenue, impeccablement ordonnée. Tellement ordonné qu'il eût été inconcevable que quelqu'un y eût travaillé ce jour-là. Tout était prêt à servir, mais rien encore n'avait été employé. Il n'y flottait pas la moindre odeur de nourriture, le moindre relent de préparation. Pas un légume, pas un seul fruit, pas la plus petite pièce de gibier sur les plans de travail, rien qui ressemblât de près ou de loin à la vie. La cuisine aussi était déserte, comme tout le reste, et cette sensation étrange d'abandon qu'on ressentait dans chaque pièce de l'auberge était encore plus forte ici. Du côté de la façade, il y avait deux portes qui donnaient sur l'extérieur, mais toutes deux étaient fermées à clé également. C'étaient les seules issues possibles. Deux solides portes de chêne, bouclées. De rage, je frappai le bois avec mes poings, mais sans parvenir à produire autre chose que des sons étouffés... Que pouvais-je faire maintenant ? Retourner dans l'autre sens ? L'issue semblait trop évidente : j'étais seul, désespérément seul, et, par dessus le marché, prisonnier.

Mon cœur cognait très fort dans ma poitrine et mes tempes enfiévrées palpitaient. Je sentais maintenant la panique m'envahir.

— Sois raisonnable, tu vas bien finir par trouver quelqu'un qui va t'ouvrir, c'est impossible qu'une situation aussi folle puisse durer bien longtemps...

Mais je sentais bien que ces mots que je m'étais dit à moi-même, pour me donner du courage, étaient désincarnés, dérisoires, inadaptés. Presque en courant, je sortis des cuisines, retraversai la salle de restaurant, la réception, affolé comme un oiseau qui est entré dans une maison par une fenêtre entrouverte et qui se cogne contre les murs, contre les carreaux, battant désespérément des ailes, incapable de comprendre pourquoi l'univers s'est si brutalement et si radicalement rétréci. Le souffle court, la rage au cœur, la tête brûlante, je me ruai vers la seule porte que je n'avais pas encore essayée. C'était une porte à double battant qui faisait communiquer la réception avec une pièce intime à l'éclairage tamisé. De petites lampes à abat-jour festonné, posées sur des guéridons, étaient allumées. Sur le côté de la façade, une cheminée monumentale en granit dans laquelle pétillait

joyeusement un feu, étrange note de vie et de chaleur dans cet univers déserté, fantomatique. De longs canapés de cuir fauve étaient disposés face à la cheminée ; dans le fond de la pièce, une table de jeu, avec des cartes et des jetons de couleur. L'espace d'un instant, je me sentis un peu apaisé par l'atmosphère qui régnait dans cette pièce. Mais, très vite, lorsque je constatai qu'il n'y avait aucune ouverture vers l'extérieur, aucune issue possible donc, la peur, la peur viscérale d'être pris au piège revint encore plus fort. Je retournai à la réception, tentai à nouveau d'ouvrir la porte d'entrée principale, mais en vain. Je promenai mon regard autour de moi : sur le comptoir de bois patiné, face au tableau de clés numérotées des chambres, il y avait un téléphone, un modèle rétro imitant le style des années vingt. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Je bondis vers le comptoir et décrochai fébrilement le combiné. La déception ne devait pas se faire attendre. Aucune tonalité. Rien : le silence dans ce téléphone comme à l'intérieur de ces murs, comme dans ce parc, un silence tellement oppressant, tellement absolu que j'entendais depuis de longues minutes un sifflement dans ma tête, un sifflement continu

et persistant. Je passai derrière le comptoir et j'allais me baisser pour vérifier le branchement de l'appareil quand une voix m'arrêta brusquement.

— Ne cherchez pas, Monsieur Vernier : ce téléphone est bien branché, mais il est réservé au personnel ; les pensionnaires ne sont pas autorisés à s'en servir.

Je me retournai et reconnus le maître d'hôtel ; soulagé, mon angoisse se mua instantanément en colère :

— Où étiez-vous passé, vous ? Il y a bien une demi-heure que je cherche quelqu'un ! Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de téléphone réservé ? C'est incroyable ! Indiquez-moi alors quel téléphone les clients ont la permission d'utiliser. Parce que je pense quand même qu'il y en a un, non ?

— Pour le moment, il ne vous servirait à rien de téléphoner, croyez-moi...

— Mais, qui êtes-vous ? Où suis-je tombé ? De quel droit pouvez-vous juger que je n'ai pas besoin de téléphoner ? Et pourquoi il n'y a personne, ici ? Pourquoi ? Pourquoi tout est bouclé de la sorte ? Je veux rentrer chez moi, et tout de suite. Je suis disposé à vous

payer la nuit que j'ai passé ici, bien sûr, mais tout ce que je veux maintenant, c'est ficher le camp d'ici très vite !

— Ne vous énervez pas ainsi, je vous assure que cela ne vous mènera à rien, vous comprenez ?

— Vous savez tout, vous, hein ? Vous avez tout compris... Arrêtez un peu d'employer ce ton suffisant pour me parler ; j'en ai strictement rien à foutre de votre avis. Vous allez commencer par ouvrir cette porte, me rendre mes clés de voiture, et ensuite, si ça vous chante, vous me préparerez la note, mais vite, très vite, parce que je dois partir et que je n'ai que trop attendu. Vous pouvez faire ça, non ? J'ai encore beaucoup de route à faire, alors, s'il vous plaît...

— Bien sûr, je comprends très bien, répondit le maître d'hôtel sur un ton doucereux.

— Eh bien, tant mieux ! Dans ce cas, ouvrez cette porte.

L'homme sortit son trousseau de clés de sa poche et alla ouvrir. Je me précipitai dehors et reconnus le terre-plein gravillonné où je m'étais garé la veille.

— Où est ma voiture ?

— Elle est au garage, Monsieur, souvenez-vous : hier

soir, j'ai envoyé quelqu'un pour la garer.

— Oui, c'est vrai, je m'en souviens... Alors, rendez-moi mes clés, je vais aller la chercher moi-même.

— C'est impossible, Monsieur, on ne vous laisserait pas rentrer dans le garage ; seul le personnel...

— Mais qu'est-ce que vous me chantez avec votre personnel ? le coupai-je, il est où votre personnel ? Depuis que je suis levé, j'essaie de trouver quelqu'un et je n'ai vu strictement personne. D'un bout à l'autre de l'hôtel, personne, pas un chat. J'aimerais bien le voir, justement, votre personnel ! Pourquoi il n'y a personne ici ?

— Vous posez trop de questions, vous voudriez toujours régler tous les problèmes d'un seul coup... Attendez un peu que les choses évoluent !

— Mais qu'est-ce que vous me racontez encore ? Je vous l'ai dit, j'en ai rien à foutre de vos conseils. Oh, et puis si, vous avez raison après tout : la seule chose qui compte maintenant, c'est que je m'en aille. Que vous soyez tout seul à faire tourner cette satanée baraque, ça m'est complètement égal, peu importe après tout. Que

les cuisiniers soient des fantômes, les serveurs des esprits, les femmes de chambre des fées, des elfes ou des sorcières, je m'en fous. Vous voyez ? Ma curiosité, je la mets dans ma poche et je m'en vais. D'accord ? Et je n'ai aucune envie d'attendre plus longtemps que les choses évoluent, comme vous dites...

— Bien sûr, bien sûr, mais je n'avais pas du tout l'intention de me montrer désagréable avec vous, en aucune façon, vous comprenez ?

— Oui, oui, je comprends. Mais, faites-moi plaisir : arrêtez de me demander à tout bout de champ si je comprends, d'accord ?

— Bien, Monsieur, je vais m'y efforcer... Voilà ce que je vous propose puisque vous semblez être si pressé de nous quitter : vous remontez dans votre chambre rassembler vos affaires pendant que je prépare votre note ; dans dix minutes vous serez parti...

— Bon d'accord, fis-je d'une voix lasse en me dirigeant vers la porte vitrée qui donnait sur l'escalier qui montait à l'étage. Brusquement, je me retournai pour lui lancer :

— Attendez ! Qu'est-ce qui me prouve que vous ne vous

serez pas éclipsé de nouveau quand je redescendrai ?

— Enfin, Monsieur Vernier, soyez un peu raisonnable...

Il passa derrière le comptoir de la réception et reprit :

— Vous voyez, je commence tout de suite à préparer votre note, et je ne bougerai pas d'ici tant que vous ne m'aurez pas payé. Il ne faudrait pas que vous laissiez votre imagination avoir autant d'emprise sur vous...

— C'est bon, dis-je, résigné, je vais chercher mes affaires...

*

Je ne pris pas la peine de refermer la porte de la chambre : je n'en avais que pour une minute ; il me suffisait de vérifier que je n'avais rien sorti de mon sac. J'en étais pratiquement certain mais j'éprouvais toutefois le besoin de m'en assurer. Il me fallait bien reconnaître que tout ce qui s'était passé la veille au soir depuis que j'avais quitté l'autoroute était devenu assez flou dans mon esprit. Mon sac était par terre, fermé, entre le lit et la fenêtre. Inspectant la chambre du regard, je me

convainquis très vite que mes souvenirs ne me trompaient pas, au moins sur ce point. Je passai dans la salle de bains pour asseoir définitivement ma conviction, tout en me disant qu'il était ridicule de vouloir toujours prendre autant de précautions pour ne rien oublier lorsque je quittais un lieu. Je savais, mais je voulais être sûr, toujours plus sûr, et, quelquefois, ce besoin de certitude absolue associé à une anxiété dévorante me conduisait à revenir vérifier trois ou quatre fois que j'avais bien refermé une porte à clé, que je n'avais pas oublié d'arrêter l'eau ou de couper l'électricité : je détestais partir, je détestais le moment où je quittais la maison pour un départ en vacances en famille, inquiet de me souvenir brusquement, après deux cents kilomètres de route, d'avoir laissé un robinet ouvert, ou d'être simplement taraudé par le doute de ne pas avoir bien bouclé tous les volets ou fermé la porte à double tour. Je jetai un coup d'œil rapide dans la salle de bains et je m'apprêtais déjà à tourner les talons lorsque mon regard fut accroché par un objet familier : une brosse à cheveux, une simple brosse à manche en plastique rouge grenat. Je m'approchai du lavabo et pris la brosse. C'était bien

celle dont Isabelle se servait chaque soir avant d'aller se coucher pour se démêler les cheveux. J'avais dû l'emporter dans mon sac sans faire attention. Et pourtant, à la maison, je ne me servais jamais de cette brosse et je ne me souvenais ni de l'avoir prise, ni d'avoir sorti quelque chose de mon sac. Si je l'avais emportée par mégarde et que je l'aie sortie hier soir ou ce matin, je m'en souviendrais forcément, j'aurais trouvé bizarre d'avoir pris cette brosse dont je ne me servais jamais et le simple fait de découvrir dans mes affaires un objet que je n'avais pas eu l'intention d'emmener aurait dû justement attirer particulièrement mon attention. Or, je ne me souvenais de rien. Il était possible aussi qu'un autre client possédant une brosse similaire l'ait oubliée en partant. Mais j'étais certain pourtant qu'il s'agissait de la brosse d'Isabelle. J'étais figé devant le lavabo, tournant et retournant dans ma main cet objet qui me plongeait dans la plus profonde perplexité lorsque la porte de la chambre claqua bruyamment. Je sursautai ; il n'y avait pourtant pas de courant d'air, la fenêtre était fermée. Je sortis de la salle de bains, traversai la chambre à grandes enjambées et actionnai la poignée de la porte pour la

rouvrir. En vain. Fermée à clé. On m'avait enfermé. Le salaud, il m'avait bouclé dans la chambre. Pourquoi étais-je remonté ? Pourquoi avais-je été aussi stupide ? Pourquoi ? Je me mis à frapper du plat de la main sur le bois, de plus en plus fort, puis des deux mains, puis de toutes mes forces, en hurlant :

— Ouvrez, ouvrez, je vous en supplie, OUVREZ !
Laissez-moi sortir, je vous en prie !

J'arrêtai un instant de taper et de crier, collai l'oreille contre la porte. Rien, le silence épais, uniforme et sans partage avait repris possession de l'auberge. Je me remis à tambouriner sur la porte, au point de meurtrir mes poings, de faire éclater les jointures de mes doigts. Mes appels ne tardèrent pas à se changer en plaintes désarticulées, en cris étouffés par les sanglots et les hoquets de rage. La peur panique me submergeait à nouveau. J'étais incapable de réfléchir maintenant. Une seule idée occupait mon esprit : j'étais désormais prisonnier de cette auberge maudite. Épuisé, je sentis mes jambes devenir molles et se dérober sous moi. Je me laissai glisser, le front contre le bois de la porte, jusqu'à me retrouver agenouillé par terre. J'enfouis la tête dans

mes mains et donnai libre cours à mes larmes ; ma fontanelle pressait fortement contre une moulure de la porte et, à demi conscient de cette douleur, j'accentuai encore la pression, comme si le fait d'avoir mal physiquement avait un caractère libérateur. Puis je redressai la tête, me reculai un peu et frappai le bois avec le front, de toute ma force, une fois, deux fois, trois fois et je m'écroulai au sol, couché en chien de fusil devant la porte. Je ne pleurais plus, ne bougeais plus ; j'avais la sensation que tout s'était arrêté, que le temps s'était suspendu. Je sentais seulement les pulsations de mon cœur dans ma tempe qui reposait contre mon bras. Lorsqu'au bout d'un très long moment je me suis relevé, hébété, je pris conscience que mon visage était couvert de sang. Mais je me sentais étrangement apaisé. Je titubai jusqu'à la salle de bains, m'accrochai au lavabo comme un ivrogne, mouillai une serviette éponge et me lavai le visage. J'avais laissé couler l'eau tout le temps. Je n'entendis qu'un très léger bruit lorsque je fermai le robinet : je me précipitai dans la chambre ; c'était bien le cliquetis de la serrure. Mais la porte était refermée, à clé sans aucun doute. Il y avait simplement un plateau repas,

un plateau repas sur un petit chariot à roulettes, que je faillis renverser dans mon mouvement précipité pour atteindre la porte. Celle-ci était bien verrouillée à nouveau.

— Attendez, ne partez pas si vite, ouvrez, ouvrez !

Mais je n'avais plus envie de hurler comme tout à l'heure. Une sorte de froide conviction avait succédé à la panique. Je savais qu'il ne servirait à rien de hurler ou de tempêter. Je savais que la porte serait refermée à clé avant d'essayer de l'ouvrir. Je savais que c'était maintenant la règle du jeu. L'accepter me permettait de pouvoir à nouveau réfléchir.

« Il y a sûrement des caméras qui surveillent tous mes faits et gestes... Il faut que je sois plus malin qu'eux... »

Mon attention se reporta sur le chariot qu'on venait de faire glisser si discrètement dans la chambre. Dans de la vaisselle blanche, il y avait un potage, une tranche de viande froide accompagnée d'une macédoine de légumes et un petit morceau de fromage. Je pris le plateau, le posai sur une table qui se trouvait à droite de l'entrée de la salle de bains, m'installai confortablement sur une

petite chaise à accoudoirs et me mit à manger. J'avais faim. Terriblement faim. Manger me redonnerait sans doute un peu de courage, et me permettrait peut-être de retrouver assez de présence d'esprit pour pouvoir réfléchir de façon constructive plutôt que de céder à la panique. Lorsque tout fut liquidé jusqu'à la dernière miette, ma faim ne s'était pas apaisée : au contraire, mon estomac me semblait encore plus creux. Mais il me semblait avoir les idées un peu plus claires. Comment sortir de cette chambre ? Il n'y avait qu'une fenêtre, et cette fenêtre qui donnait sur le parc était grillagée. Je me levai, retournai voir la fenêtre en question, l'ouvris, essayai d'ébranler la grille en fer forgé... Je n'insistai pas. Aucun espoir n'était permis de ce côté-là. Je fis le tour de la chambre, passai dans la salle de bains, inspectai le moindre recoin de chaque pièce. Mais ce n'était que par acquis de conscience et je ne me faisais aucune illusion.

« Ils ont tout prévu... Si je veux ressortir d'ici, je n'ai pas d'autre solution que de passer par la porte. Puisque je n'ai aucun moyen de l'ouvrir par moi-même, il faut que j'attende que ce soit eux qui l'ouvrent... »

Au passage, je me demandai pourquoi je disais « *eux* » ou « *ils* » alors que je n'avais vu pour l'instant qu'une seule personne dans ces lieux. Mais je chassai très vite cette pensée. Ce n'était pas le plus important. Je m'efforçai de me concentrer sur l'ébauche d'un plan.

« Si je suis surveillé, alors il faut que je paraisse profondément endormi la prochaine fois qu'ils vont m'apporter un repas. C'est étrange, pourtant... Je n'ai rien vu sur les murs ou au plafond qui ressemble de près ou de loin à une caméra. Dès lors, comment peuvent-ils me surveiller ? Ils ont probablement un moyen , un dispositif qui m'échappe. Peut-être la glace de la salle de bains, ou bien un trou dans un mur que je n'aurais pas remarqué ? Ou bien était-ce une coïncidence lorsque tout à l'heure ils m'ont apporté le plateau ? Pour l'instant, je n'en sais fichtrement rien, mais je finirai bien par le savoir. En tout cas, si j'ai l'air profondément endormi, ils ne se méfieront pas. Quand la porte sera bien ouverte, et elle le sera forcément quand ils reviendront chercher le chariot du repas, alors je bondirai du lit et je les prendrai de vitesse. Je me précipiterai dans l'escalier, je serai en bas avant eux, et... »

Brusquement, l'absurdité de tout ce que je venais d'échafauder me sauta aux yeux, me pétrifia sur place :

« Je serai bien avancé quand je serai en bas... Tout à l'heure, j'y étais en bas, et tout aussi incapable de sortir. Ils ne m'ont jamais rendu mes clés de voiture et je ne sais même pas où ils l'ont garée. Si ça se trouve, elle est déjà loin d'ici... »

Je sentis de nouveau le découragement et l'angoisse me submerger. Il n'y avait pas d'issue... Avec quelle naïveté j'avais cru un moment que ce plan dérisoire et puéril avait une chance d'aboutir ! L'angoisse resserrait son étreinte ; que pouvais-je faire ? Pour la première fois depuis que j'étais enfermé, je regardai ma montre : il était presque cinq heures. Dehors, le jour pâle s'éteignait lentement, et, dans la chambre, il faisait déjà très sombre.

« Non, je ne vais quand même pas passer une autre nuit ici, c'est impossible... Dans une heure, Isabelle va déjà commencer à se demander pourquoi je ne suis pas encore rentré. On est dimanche soir... Si je ne rentre pas avant cette nuit, elle va se faire un souci terrible ! Et les enfants ? Que va-t-elle pouvoir leur dire ? »

De nouveau mes yeux se mouillèrent de larmes. Je revis Mathias, le petit Mathias, et le chagrin que j'avais lu sur son visage, l'espace d'un instant, dans mon rétroviseur. Je ne m'étais pas arrêté, en retard, comme d'habitude... Qu'il ait eu envie de me faire un dernier câlin, à ce moment-là, ça ne m'avait pas paru important, ça m'avait juste excédé. Je n'avais pas jugé bon de descendre de voiture pour prendre mon fils dans mes bras, j'étais bien trop pressé d'aller retrouver Julia, bien trop pressé d'aller m'immerger dans les eaux troubles du mensonge et de la tromperie. Je me dégoûtais complètement. Je n'étais au fond qu'un sale égoïste, un sale type, pas intéressant pour deux sous, qui n'avait jamais su répondre à l'amour des autres, qui avait toujours rendu le mal pour le bien. Et là, dans cette chambre, je pleurais, et à chaudes larmes encore ! Mes larmes aussi me dégoûtaient. J'étais pitoyable, et uniquement bon, au fond, à m'apitoyer sur moi-même. Je m'étais quelquefois maudit, je m'étais parfois jugé avec sévérité, je n'avais pas toujours été très fier de moi, loin de là, mais, jamais je ne m'étais senti écœuré par ma petite personne à ce point-là. Un écœurement total,

absolu, sans appel. Si j'avais eu une arme en ma possession, je l'aurais certainement retournée contre moi, sans la moindre hésitation, pour en finir avec cette pourriture que j'avais au tréfonds de l'âme. Je me couchai sur le lit avec comme seul désir de perdre conscience. Je me ramassai sur moi-même, en chien de fusil, la tête enfouie dans l'oreiller. La chambre était maintenant plongée dans la pénombre, seule une lumière bleutée filtrait encore de la fenêtre. Je ne tardai pas à m'assoupir...

*

La fête avait été très animée et j'avais dansé presque toute la nuit, souvent avec Julia. Et puis les invités étaient partis, un à un, presque imperceptiblement. Julia s'était serrée contre moi et je me rendis compte alors qu'on était les seuls à danser sur la piste. Je me mis à lui caresser les cheveux ; elle se laissait faire. Mes mains descendirent de sa chevelure douce, soyeuse, jusqu'à son dos cambré et glissèrent

encore vers ses reins, ses fesses dont je percevais la rondeur au travers du tissu de la jupe. Plus bas encore, mes doigts crissèrent un peu sur les bas, remontèrent jusqu'à la lisière moite en haut des cuisses où je sentis la peau nue, chaude et palpitante. Elle se serrait, se frottait contre moi et mon désir était à son comble. Par terre, il y avait des monceaux de cotillons, de confettis et de fleurs en papier que nous foulions au pied. Julia s'écarta un peu de moi et se laissa glisser indolemment sur le sol. Elle m'attira de nouveau à elle. C'est à ce moment-là que j'aperçus Isabelle, toute seule, debout dans le fond de la salle. Elle nous regardait attentivement tout en se brossant soigneusement les cheveux avec sa brosse à manche rouge grenat. Il n'y avait pas réellement de reproche dans ses yeux. Plutôt une peine immense, une incompréhension terrible...

*

Je me réveillai en sursaut. Un très court instant, je m'imaginai être chez moi, dans mon lit, dans la chambre

conjugale. Je tendis la main vers Isabelle qui devait être près de moi. Confusément, je savais qu'elle avait de la peine, beaucoup de peine. Mais ma main ne rencontra pas son corps chaud, comme d'habitude. Elle n'était pas là ; sa place était vide. Et tout me revint brusquement : je retrouvais le cauchemar, le bloc de douleur qui revenait avec la lucidité. Je cherchai à tâtons la lumière au chevet du lit. Lorsque la pièce s'illumina, je clignai des yeux et mon regard alla tout de suite vers le chariot. Il avait été déplacé et un autre plateau avait pris la place du premier. Je me maudis d'avoir dormi. Sans doute il n'aurait servi à rien de tenter de mettre à exécution le plan que j'avais ébauché et pourtant, j'aurais bien aimé voir cette porte s'ouvrir, voir celui qui apportait la nourriture... Je me redressai sur le lit, me levai avec peine. Je sentais une chape de plomb peser sur mes épaules. Je mangeai rapidement, comme pour m'acquitter d'une tâche que je devais accomplir. Puis je me recouchai, ne sachant que faire d'autre. D'ailleurs, j'avais encore très envie de dormir. C'était une façon de fuir aussi. Je refis le même rêve que la veille : je revis cette falaise que j'essayais désespérément d'escalader, toujours en vain, cette paroi

sur laquelle je perdais pied chaque fois que j'étais presque parvenu à me hisser à son sommet.

*

Le jour qui filtrait dans la chambre me réveilla. C'était une clarté aussi laiteuse que la veille qui entrait dans la pièce. Je me levai, fis quelques pas dans la chambre, et me dirigeai vers la fenêtre. Le parc était toujours aussi désert, aussi silencieux. Ce silence oppressant à force d'être absolu m'angoissait peut-être encore plus que tout le reste. Je le haïssais ce silence, j'en avais peur... Pourtant, à ce moment précis, il m'avait semblé qu'il venait d'être troublé par un bruit totalement inhabituel. Un bruit que je n'arrivais pas encore à localiser très précisément. Je tendis l'oreille : c'était dans le couloir, j'en étais certain. Très vite, je renfilai mes chaussures et me recouchai, rabattant la couverture sur moi. De longues minutes passèrent ; les yeux fermés, m'efforçant de calmer ma respiration pour paraître endormi, j'étais aux aguets. Enfin, au bout de ce

qui me parut représenter une éternité, la porte s'ouvrit ; on glissait un autre chariot dans la chambre. Je bondis hors du lit et me ruai vers la porte, renversant le chariot sur mon passage. Ne prenant pas garde à celui qui l'avait apporté, je me précipitai dans le couloir. Je dévalai les escaliers, fis voler les deux battants de la porte vitrée qui donnait sur le bar, traversai le hall de la réception en courant, halluciné, animé par des bouffées d'espoir insensées, et me jetai sur la lourde porte massive qui allait peut-être enfin s'ouvrir sur la liberté... Je secouai la poignée avec l'énergie du désespoir. Rien à faire ; je me reculai, pris de l'élan, et revins me précipiter de toutes mes forces sur le lourd panneau de bois que je ne parvins même pas à ébranler. Je recommençai une fois, puis une autre fois, toujours avec plus de violence, plus de désespoir. Si elle ne cédait pas, ce serait moi que j'écraserais : je me servais de mon corps comme d'un bélier. Mais mes forces déclinaient déjà et mes tentatives étaient dérisoires. J'avais presque perdu connaissance lorsque des mains fermes s'emparèrent de moi. Je ne voyais plus rien ; entre moi et le reste du monde, il y avait un brouillard épais, insondable. Je parvins

seulement à distinguer deux formes blanches, confuses, qui s'agitaient au dessus de moi. Je me débattais mais je ne pouvais pas lutter. Je sentis qu'on me traînait sur le sol, puis qu'on me portait. On avait dû me remonter dans une chambre. On m'avait étendu sur un lit sans doute. Des poignes de fer me maintenaient aux chevilles et aux poignets. J'étais incapable de bouger, juste secoué par quelques spasmes incontrôlables. J'éprouvai une sensation de froid sur mon bras, compris qu'on avait dû remonter ma manche, puis, presque aussitôt, je ressentis la piqûre de l'aiguille qui pénétrait dans l'une de mes veines. Très vite, je perdis totalement conscience.

*

Depuis très longtemps, je dors. J'ai perdu la notion du jour et de la nuit. J'ai basculé dans un univers blanc, infiniment monotone, plat et sans limite comme la banquise. Je suis un de ces explorateurs du pôle qui marchent des journées durant sans voir le paysage changer, sans percevoir la moindre évolution. J'évolue

- L'auberge du solstice -

dans l'infini et je ne sens plus ni fatigue, ni faim, ni froid. Je suis bien, paisible, plus rien ne peut avoir de prise sur moi. Je flotte comme cette brume blanche qui enveloppe le contour de chaque chose, sans contingence terrestre, sans pesanteur. Je suis entré dans un univers où il n'y a plus la moindre aspérité, plus d'angle vif, plus de côté tranchant, plus de blessure, plus de malaise, plus de douleur. Seul mon corps est soumis à la pesanteur mais il se laisse parfaitement oublier. La seule chose que je ressente, c'est mon esprit qui vogue dans les brumes blanches, au dessus des sommets arrondis couverts d'une neige douce et soyeuse.

*

Ce matin, j'ai un peu émergé. J'ai fait quelques pas autour du lit mais je me suis recouché très vite : mes jambes flageolaient, ma tête tournait. Je ne reconnais pas la chambre dans laquelle je me trouve. Elle est toute blanche, d'une simplicité monastique. Pourtant, elle est identique en proportions à celle dans laquelle on m'avait

enfermé. Enfermé ? Je ne sais plus... Il m'a semblé avoir un flash mais l'image lumineuse et précise ne dure pas. Elle se dilue rapidement dans la brume de mes idées embrouillées et perd très vite de sa consistance. Je ne suis capable de suivre le fil d'aucune pensée. Celles qui traversent mon esprit, souvent dans la plus totale incohérence, s'effilochent rapidement et disparaissent comme ces gouttes d'eau qui sèchent presque instantanément lorsqu'elles tombent sur un rocher chauffé à blanc par le soleil d'une journée torride du mois d'août. Mes périodes de veille ne se prolongent jamais très longtemps : je me rendors très vite ; je dors la majeure partie du temps. Très souvent, je retrouve la falaise de mon rêve, mais je n'éprouve plus la même frayeur lorsque je me sens retomber et j'ai l'impression que la chute est devenue beaucoup moins rapide. De ma période de totale inconscience, j'ai gardé un peu de ce sentiment de légèreté, ce sentiment d'être aérien. Aussi il ne m'est plus aussi désagréable de sentir que je perds pied, que je m'écarte de la falaise. Au contraire, je retrouve la sensation d'être une plume portée par la brise, un oiseau qui plane dans les airs. Je n'ai plus peur de

tomber. Des courants ascendants peuvent me transporter jusqu'au sommet mais je ne suis pas sûr d'avoir autant envie qu'avant d'atteindre le sommet. Lorsque j'ouvre les yeux, je continue à revoir certaines des images qui peuplent mes rêves avec une précision incroyable, une apparence de réalité insensée. La différence entre veille et sommeil s'est beaucoup estompée. Souvent, je ne saurais dire si je dors ou si je suis réveillé et bien peu m'importe d'ailleurs ; je n'ai plus aucune conscience du rythme naturel des jours et des nuits. La lumière qui filtre par la fenêtre n'a aucune consistance, aucune signification ; l'obscurité non plus. Elle est tout aussi blanche, tout aussi dénuée de sens. Aussi, par voie de conséquence, j'ai perdu le fil du temps. Même si cela m'intéressait, je serais bien incapable de dire depuis combien de temps je suis arrivé là : j'ai seulement l'impression que ça fait longtemps, très longtemps, une éternité immobile et infinie. Le temps ne me pèse plus sur les épaules, ne brise plus mes rêves et ne m'enchaîne plus à la terre. Je suis délivré du boulet que je traînais à longueur de journée, de mois, d'année, enfermé que j'étais dans ce constant paradoxe d'attendre sans cesse

quelque chose de l'avenir, de vouloir sans répit être plus vieux de quelques jours, de quelques semaines et cependant de regretter le temps qui s'est enfui, les années qui se sont envolées, la jeunesse qui s'en est allée, les souvenirs qui se sont estompés. Dans ma condition d'homme libre, celle d'avant, je me sentais étrangement plus prisonnier qu'aujourd'hui. Ici, je ne suis plus le forçat du temps.

*

Je n'ai plus de piqûre maintenant. Sur le plateau du repas, posé sur un petit chariot à roulettes, je trouve chaque fois trois comprimés que j'avale docilement avec un peu d'eau, juste avant de manger. Il y a deux pilules oranges et une blanche. J'aime le moment où je vois le plateau arriver. C'est souvent une femme qui apporte le repas : elle est grande, brune, bien en chair et je suis incapable de lui donner un âge précis. J'aime la regarder, surtout quand elle se penche vers moi pour arranger mes oreillers. Sa blouse s'entrouvre alors délicieusement,

laissant apparaître la dentelle du soutien-gorge tendue sur une poitrine ronde et généreuse. Il n'y a pas très longtemps, pour la première fois à cette occasion, j'ai senti mon sexe se dresser : une sensation que j'avais presque oubliée. Je ne sais trop si je dois être content d'avoir éprouvé ce désir ; j'en ai un peu peur. Je me surprends maintenant à attendre le moment où elle va revenir et je retrouve par là-même l'arrière-goût amer de l'impatience.

Aujourd'hui un homme est venu et m'a dit de me lever. En me soutenant, il m'a fait faire quelques pas dans la chambre. Puis, il m'a aidé à m'habiller et il m'a dit de me reposer un peu, qu'il allait revenir. Il est revenu en effet et il m'a accompagné dehors, dans le parc.

Au début, dans le couloir et dans les escaliers pour descendre, j'ai l'impression que mes jambes refusent de me porter, qu'elles ne vont pas tarder à se dérober... Et puis, peu à peu, les anciens automatismes reviennent. A l'extérieur, le seuil de la porte sitôt franchi, je suis ébloui,

aveuglé et ma tête se met à tourner vertigineusement... Il y a un rayon de soleil qui traverse le feuillage des arbres. Je baisse la tête, regarde où je mets les pieds, ressens le poids de mon corps sur le gravier qui crisse ; je fais un petit écart sur la droite et je frôle avec mon pied une touffe d'herbe bien verte : j'ai un mouvement de recul incontrôlé comme s'il s'agissait d'un animal étrange. Je n'ai fait que quelques pas sur l'allée que je sens déjà un étourdissement me saisir. L'homme qui me soutient demande :

— Vous vous sentez bien ? Vous voulez rentrer ?

— Je crois qu'il vaudrait mieux que je rentre pour aujourd'hui... Mais... Nous reviendrons, hein ? Je crois que j'aimerais bien revenir... Il faut me laisser un peu de temps pour me réhabituer...

— Bien entendu, chaque jour nous ferons une petite sortie et, vous verrez, dans très peu de temps vous serez capable de descendre tout seul !

— Vous n'avez plus peur que je m'en aille maintenant ?

L'autre ne répond pas. Je ne sais pas si c'est parce qu'il n'a pas entendu ma question ou si c'est parce que ma

question le gêne... Je ne me sens pas le courage d'insister.

*

Quelques temps après, un autre homme est entré dans la chambre. Contrairement à tous les autres, il n'a pas de blouse blanche. Il est vêtu d'un complet gris sombre avec de très fines rayures plus claires ; il est strict et élégant. Dès qu'il commence à parler, je me dis que j'ai déjà vu cet homme : il me rappelle quelqu'un d'une façon très précise, surtout par sa manière de s'exprimer. Mais je ne parviens absolument pas à me remémorer dans quelles circonstances j'ai pu voir cet homme auparavant.

— Je constate avec plaisir que vous faites maintenant de grands progrès chaque jour. Vous vous sentez beaucoup mieux, je ne me trompe pas, n'est-ce pas ?

J'acquiesce, l'air absent.

— Il ne faut pas avoir peur d'aller mieux, c'est une réalité, vous comprenez ?

J'ai un mouvement de recul que je ne parviens pas à dissimuler.

— Si vous ne voulez pas que nous parlions aujourd'hui, ce n'est pas très grave, vous savez...

— Non, non, continuons, continuons...

C'est décidément étrange... J'ai vraiment connu quelqu'un qui parlait exactement de la même façon et je ne peux y songer sans éprouver un réel sentiment de malaise...

Une idée absurde me traverse l'esprit :

Le maître d'hôtel...

Quel rapport peut-il y avoir entre cet homme et un maître d'hôtel ? C'est idiot... Pourtant, tandis que j'écoute l'autre d'une oreille distraite, cette idée revient étrangement me hanter. Le maître d'hôtel... Pourquoi ? Mais si... Le maître d'hôtel de l'hôtel des bains... Oui, je m'en souviens avec une incroyable précision maintenant... Cet homme était toujours derrière un comptoir, et derrière lui il y avait un immense tableau de clés brillantes, toutes alignées impeccablement, chacune portant un numéro...

— A quoi pensez-vous Monsieur Vernier ? Il faut absolument que vous vous décidiez enfin à me confier certaines choses... Je vous en prie, c'est vraiment dans votre intérêt !

Je reviens brutalement à la réalité. Sans parvenir à masquer mon trouble, je secoue la tête et, avec effort, je demande :

— Ce n'est pas la première fois que nous nous voyons ?

— Bien sûr que non ; depuis votre entrée ici, je vous suis régulièrement... Je ne suis par ailleurs pas vraiment surpris par votre réaction. Et même, pour tout vous dire, je m'y attendais en grande partie. Par contre, je ne comprends pas vraiment la raison de votre trouble ; j'aimerais que nous en parlions... Qu'est-ce que j'ai dit tout à l'heure qui vous a fait réagir à ce point-là ?

— Rien, je vous assure, c'est complètement idiot...

— Monsieur Vernier, il n'y a rien « *d'idiot* », comme vous dites, dans ce qui vous passe par la tête. Ce que vous trouvez idiot peut au contraire m'être d'un très grand secours pour vous aider à y voir plus clair. C'est bien souvent ce que l'on trouve stupide et sans intérêt qui

est le plus révélateur de notre inconscient... Vous comprenez ?

— Le maître d'hôtel... Il parlait comme vous, exactement...

— Parlez-moi de ce maître d'hôtel, Monsieur Vernier, cela a l'air d'être effectivement un point très important pour vous...

— C'était à l'hôtel des bains... Enfin, il me semble mais, je... Au fond, il y a des détails qui ne cadrent plus vraiment... Par contre, je me souviens précisément du moment : c'était en décembre, au tout début des vacances de Noël... J'avais neuf ans, oui, neuf ans, et c'était le jour du solstice d'hiver ; je m'en souviens parce qu'à l'école, juste avant, on avait étudié, en géographie, une leçon sur l'équinoxe et le solstice, et que notre instituteur nous avait dit de regarder sur le calendrier quel jour tomberait le solstice d'hiver exactement. C'était ce jour-là, le jour où, avec ma mère et ma sœur, on était allé voir mon père qui se reposait à l'hôtel. Un endroit plutôt luxueux, une auberge très calme, en plein milieu d'une forêt, avec un grand parc.... C'est là que ça

cadre plus... Non, ce n'était pas l'hôtel des bains... Pourquoi ai-je confondu ? L'hôtel des bains, ce n'était pas du tout au même endroit, pas dans une forêt, et c'était un hôtel luxueux que mon père n'aurait jamais pu se payer. C'était sur notre lieu de vacances, l'été qui avait précédé : mon père nous y avait emmenés pour nous donner l'illusion d'être des gens riches, pour rire. C'était peut-être la dernière fois que je l'avais vu rire. Non, cette auberge, ce n'était pas du tout l'hôtel des Bains... Pourquoi, je... Enfin, peu importe... Dans cette auberge, mon père y séjournait tout seul : c'était ma mère qui en avait eu l'idée, voyant qu'il ne nous supportait plus à la maison. Depuis quelques temps, en effet, mon père n'allait plus bien du tout. Il nous hurlait dessus lorsqu'on rentrait de l'école, ma sœur et moi, trouvant toujours que nous étions trop bruyants, trop agités... L'instant d'après, il se mettait à pleurer, prostré dans son fauteuil des heures durant... Ma mère disait toujours à ce moment-là : « *Votre père a les nerfs malades, il faut que vous soyez gentils avec lui...* » Un jour, elle nous a annoncé que notre père allait partir quelque temps de la maison, qu'il fallait lui trouver un endroit où il pourrait

enfin se reposer, au calme. Un hôtel à la campagne, probablement... Il y avait déjà quelques semaines que mon père avait quitté la maison, quand, un jour, ma mère nous a annoncé que nous allions lui rendre visite, qu'il allait beaucoup mieux, que son séjour à la campagne lui avait fait beaucoup de bien... Ce jour-là donc, le jour du solstice, on est parti en train. A la gare, après deux ou trois heures de train, on a pris un taxi qui nous a conduits dans un endroit très isolé... On a roulé longtemps dans une forêt très dense, très profonde... Et on est arrivé à l'auberge vers cinq heures du soir ; la nuit tombait déjà : c'était le jour le plus court de l'année. Ma sœur et moi, nous étions contents à l'idée de revoir notre père... Nous pensions que nous allions le retrouver guéri, que le calme lui aurait fait du bien et qu'il serait heureux lui aussi de nous revoir...

— Et ce n'était pas le cas...

— Non, non... En fait, nous n'avons jamais revu notre père... Dès que nous avons pénétré dans la réception de l'hôtel, le maître d'hôtel s'est avancé vers notre mère. Il l'a prise à part, lui a dit quelques mots et nous avons compris, à ce moment précis, qu'il s'était passé quelque

chose de très grave...Notre mère a éclaté en sanglots et... Notre père venait de...

Mes larmes m'empêchent de continuer. Il me regarde d'un air compréhensif et poursuit à ma place :

— Il venait de se suicider, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est ça...

Nous restons silencieux un long moment, silence seulement troublé par le bruit de mes sanglots.

— Et ce maître d'hôtel ? C'était lui qui avait annoncé la nouvelle à votre mère... Qu'a-t-il fait ensuite ?

— Il a appelé et des infirmiers sont venus chercher notre mère et puis, il s'est approché de nous et, en se penchant vers moi, il a dit : « *Il va falloir que tu sois très courageux, mon garçon, désormais ce sera toi l'homme de la maison* » J'avais la main de ma petite sœur dans la mienne et je me rappelle l'avoir serrée très, très fort... Il a repris, en s'adressant à nous deux : « *nous allons bien nous occuper de votre maman : dans deux ou trois jours, elle pourra vous ramener à la maison, et, à ce moment-là, il faudra être très gentille avec elle, vous comprenez ?* »

— D'où sont venus ces infirmiers dont vous me parlez ?

— Eh bien, je ne sais pas, je suppose qu'ils sont descendus de l'étage...

— Ils étaient déjà dans l'auberge ou...

— Je ne sais pas, oui, ils devaient être dans l'auberge...
Je crois que oui mais...Mais non !

Il me semble tout à coup qu'un voile épais vient de se déchirer dans mon esprit encore un peu embrumé et que je viens de réaliser quelque chose de capital. Je reprends :

— Ce n'était pas une auberge, pas un hôtel, non... Un genre de clinique, plutôt, une maison de repos, voilà, bien sûr, c'est ça, une maison de repos, au milieu de la forêt, avec un parc, exactement comme ici... Ce n'était pas un hôtel, non, pas un hôtel... Pourquoi étais-je persuadé qu'il s'agissait d'un hôtel ?

— Parce que votre mère avait dû préférer vous parler d'un hôtel, à l'âge que vous aviez, plutôt que d'une maison de repos, ou d'une clinique, pour ne pas vous inquiéter, vous comprenez ?

Long, très long silence. Puis, d'une voix tellement douce,

- L'auberge du solstice -

presque douceuse, il reprend :

— Votre femme et vos enfants sont arrivés. Vous voulez les voir ?

*